

ARCHIVES Les Américains ont longtemps été des fans. Le futur président français était perçu comme un ami... avant de devenir un ennemi

« Intelligent, dynamique, chaleureux, authentique, persuasif... » Dès la nomination de Jacques Chirac, juste élu député de la Corrèze, comme secrétaire d'État à l'Emploi de Pompidou en avril 1967, les diplomates américains en poste à Paris ne tarissent pas d'éloges sur ce jeune énarque de 34 ans « à l'allure athlétique ». Selon eux, il a le « goût de l'aventure », puisqu'il a passé un été comme serveur à Boston en 1953, avant de sillonner les États-Unis en tant que chauffeur de la veuve d'un milliardaire texan. Il a surtout à son actif « des liens étroits avec le Premier ministre qui lui ont permis d'être élu à l'Assemblée et l'aura du succès qui l'entoure ». Invité avec d'autres leaders gaullistes à l'ambassade des États-Unis le 16 octobre 1967, Jacques Chirac impressionne ses interlocuteurs car il évoque ses voyages outre-Atlantique et sa courte romance avortée avec une fiancée de Caroline du Sud : « Il semble être aussi américain – et pas seulement proaméricain – que beaucoup d'Américains », s'enthousiasme l'ambassadeur Charles Bohlen. Chirac a été « la révélation du déjeuner » !

Dès lors, les Américains suivent de près sa fulgurante ascension. Dans une note de juin 1972, ils le décrivent comme « l'une des étoiles les plus brillantes parmi les leaders gaullistes de la nouvelle génération », susceptible de remplacer un jour Jacques Chaban-Delmas à Matignon, avec un penchant plus atlantiste que ses prédécesseurs. « Chirac est l'un des plus américanophiles des jeunes dirigeants gaullistes », estiment-ils.

Son ralliement à Valéry Giscard d'Estaing lors de la présidentielle de 1974 et sa nomination comme Premier ministre sont bien perçus. L'ambassadeur John Irwin dresse un portrait étonnant de ce « bulldozer », jugé « ambitieux et opportuniste », « fasciné par les États-Unis » : « Il est rude, froid, peu diplomate, très franc. Il est apparu sur la scène politique comme un jeune technocrate intelligent qui manque de sens humain. Un de ses proches lui a conseillé de regarder les gens quand il leur serre la main, afin de ne pas leur donner l'impression qu'il a toujours un train à prendre [...]. La presse parisienne le trouve mal habillé, parce qu'il porte des costumes de mauvaise coupe et des manteaux gris sombre. De grande taille et d'une beauté sévère, il a pourtant une présence physique. Il fume des cigarettes américaines extra-longues. »

Alors que les tensions s'avivent entre Giscard et Chirac, les Américains parient sur l'influence grandissante de ce dernier : « Il a exploité sa position de Premier ministre pour développer l'image d'un présidentiable, disent-ils. Si Giscard



Jacques Chirac et le vice-président américain George Bush, le 24 juin 1981 à l'hôtel de ville de Paris. GEORGES GOBET/AFP

Ce que la CIA savait et écrivait sur lui

le vire, il deviendra un formidable opposant ! » Quand Chirac claqué la porte de Matignon, en août 1976, les diplomates ne sont pas étonnés : « Il est parti, mais il n'est pas oublié. [...] Chirac a la jeunesse, l'endurance, un charisme formidable et une soif envagée de devenir président, c'est-à-dire de quoi largement se nourrir durant sa traversée du désert. » La fondation du RPR fin 1976 et sa conquête de la mairie de Paris en 1977 lui permettent de préparer l'avenir. L'élection de François Mitterrand en mai 1981 consacre son statut : « Avec la défaite de Giscard, Chirac est devenu, de facto, le leader de l'opposition », note le département d'État, qui conseille au vice-président George Bush, en visite en France en juin 1981, d'aller le saluer à l'hôtel de ville de Paris. « Cet entretien montrera que nous continuons de choyer nos relations avec cette partie de l'échiquier politique. » Pour la CIA, la stratégie de Chirac est limpide durant ce septennat de Mitterrand : « Se préparer à récolter les fruits du mécontentement et du désordre, une fois que les politiques socialistes auront échoué. »

Converti au libéralisme économique, Jacques Chirac est reçu à bras ouverts par Ronald Reagan à la Maison-Blanche dès janvier 1983 et retrouve régulièrement George Bush lors de réunions internationales des leaders conservateurs. Washington se félicite de son passage à Matignon entre 1986 et 1988. L'américanophilie de Chirac séduit

« Un bulldozer ambitieux et opportuniste, fasciné par les États-Unis »

L'ambassadeur John Irwin

toujours : « Il aime les Big Mac et la junk food, confie l'ambassadeur Walter Curley, qui le côtoie au début des années 1990. C'est un type bien et un homme politique efficace. » L'euphorie se poursuit lorsque

Jacques Chirac entre à l'Élysée en mai 1995. Son anglais courant et son style informel font de « Battling Jacques » un allié agréable pour son homologue Bill Clinton. « Il y a entre eux une alchimie positive », note le département d'État. « Il se montrait chaleureux à l'égard de l'Amérique », écrit Clinton.

Le climat se détériore après l'élection de George W. Bush à la Maison-Blanche fin 2000. « Je connais bien votre père depuis longtemps », fanfaronne Chirac devant le nouvel élu, qu'il rencontre à Washington le 18 décembre 2000. Bush fils n'apprécie pas d'être considéré comme un petit garçon. Et, malgré sa visite empathique à New York après les attentats du 11 septembre 2001, Jacques Chirac est perçu comme un donneur de leçons. « Il est pompeux », murmure Bush après avoir écouté un Chirac inquiet lui expliquer la complexité du Moyen-Orient.

L'opposition de la France à la guerre en Irak détériore la situation en 2002. « Franchement, pourquoi vous, les Français, êtes-vous systématiquement contre tout

ce que nous disons et faisons ? », s'insurge le vice-président, Dick Cheney, devant l'ambassadeur de France. « Vous êtes des défaitistes depuis la Seconde Guerre mondiale », renchérit Paul Wolfowitz, le numéro deux du Pentagone. Le discours de Dominique de Villepin à l'ONU le 14 février 2003 et la menace française d'utilisation d'un veto au Conseil de sécurité consacrent la rupture. Chirac est désormais un ennemi pour les néoconservateurs. Le french bashing déferle. « Il faut punir la France », tonne Condoleezza Rice, conseillère de Bush. À l'Élysée, Jacques Chirac maudit le président américain – « un connard » –, en soupçonnant la NSA d'avoir placé son téléphone sur écoute. En retour, Bush traite en privé Chirac de « crétin ». Il faudra quelques années pour calmer le jeu. ●

VINCENT NOUZILLE *

* Journaliste, auteur de « Des secrets si bien gardés – Les dossiers de la Maison-Blanche et de la CIA sur la France et ses présidents, 1958-1981 », Fayard, 2009, et de « Dans le secret des présidents – CIA, Maison-Blanche, Élysée : les dossiers confidentiels, 1981-2010 », Fayard/LLL, 2010.